

Muses • FRANZ LISZT



Muses • FRANZ LISZT (1811-1886)

TANGUY DE WILLIENCOURT PIANO

1 - Liebestraum n°3 S. 541, « Rêve d'amour »	4'13
Première Année de pèlerinage : Suisse S. 160, extraits	
2 - Au lac de Wallenstadt	2'54
3 - Au bord d'une source	3'53
4 - Vallée d'Obermann	14'05
5 - Les cloches de Genève	6'11
6 - Impromptu S. 191, « Nocturne »	3'15
Harmonies poétiques et religieuses S. 173, extrait	
7 - Bénédiction de Dieu dans la solitude	15'46
Sonate pour piano en si mineur S. 178	
8 - Lento assai - Allegro energico	11'40
9 - Andante sostenuto	7'40
10 - Allegro energico	10'18



Liszt et la passion amoureuse

« Il y a mille manières de le ressentir, mille modes pour le pratiquer, mais pour ceux dont l'âme a soif d'absolu et d'infini, il est un, éternellement un, sans commencement ni fin. S'il se manifeste quelque part sur terre, c'est surtout dans cette haute confiance de l'un dans l'autre, dans cette invincible conviction de notre nature angélique, inaccessible à toute souillure, impénétrable à tout ce qui n'est pas lui. »

Franz Liszt à Marie d'Agoult, 1840

L'œuvre et la vie de Liszt ne font qu'une seule chose. Voilà un postulat de départ qui semble essentiel pour appréhender le « phénomène Liszt » ; au cœur de cette fusion, l'amour semble le ciment qui joint les deux.

La *passion amoureuse* est la grande affaire de sa vie, elle la traverse dans un sens mystique, à l'ombre de la Croix, dès son extrême jeunesse : « Oui, Jésus-Christ crucifié, la folie de l'Exaltation de la Croix, c'était là ma véritable vocation. » écrira-t-il dans son testament. Cette passion revêtra nombre de formes, charnelles et spirituelles, avant de terminer dans le renoncement tel qu'il s'exprimera dans ses dernières pièces, exsangues et comme privées de toute *expression*.

Marie d'Agoult sera, à partir de 1833 et jusqu'à la rupture de 1844, la compagne de la conquête et de la gloire, et Carolyne Sayn-Wittgenstein, à partir de 1847, celle du retrait et de la création. Tous les germes et esquisses de son œuvre, très rarement finalisés avant les années 1850 (à l'exception de quelques paraphrases et mélodies) trouveront alors à ses côtés leurs accomplissements.

L'amour parcourt toute la musique de Liszt, au point d'en être sa marque de fabrique : citons simplement l'effusion ardente du poème symphonique *Orphée* ou de *Gretchen* de la *Faust-Symphonie*, le *Cantique d'amour* des *Harmonies poétiques et religieuses* ou le puissant hymne *Sursum corda* (« Élevez vos cœurs », sa devise) qui clôture les *Années de pèlerinage* de ce pèlerin de l'amour. Enfin l'oratorio *Christus* lui-même – y a-t-il eu depuis Bach un plus bel et rayonnant *hymne musical* à l'Amour ?

Toutes ces expressions amoureuses, multiples et insatiables, convergent vers une même quête insatisfaite, qui se révèle à travers ce programme proposant une sorte « d'itinéraire lisztien » guidé par l'amour.

Le premier livre des *Années de Pèlerinage, Suisse*, ébauché en 1835 (sous la forme initiale de l'*Album d'un voyageur*) à la faveur du voyage que Liszt fait avec Marie d'Agoult en fuyant Paris, peut ainsi se lire telle une véritable ode à l'amour, en même temps que la célébration de sa nouvelle esthétique où contemplations, art et lectures correspondent en un même langage poétique. Le recueil se conclue symboliquement par les sublimes *Cloches de Genève*, sorte de « berceuse cosmique » à l'extase lyrique irrésistible et aux résonances immatérielles, dédiées à leur enfant Blandine, premier fruit de cette union.

D'autres pièces « panthéistes » figurent cette harmonie primordiale, où l'Idéal et la Nature résonnent d'une seule voix, à commencer par *Au lac de Wallenstadt*, charmeuse et envoûtante barcarolle noyée dans une brume quasi impressionniste ; Marie d'Agoult se rappellera dans ses *Mémoires* la « mélancolique harmonie, imitative du soupir des flots et de la cadence des avirons... » qui nous mène « vers la paisible rive où l'on doit être heureux », comme l'écrit Byron dans l'extrait de son *Childe Harold* que reproduit Liszt en exergue.

L'impressionnisme véritable, il l'invente d'un coup dans la page prophétique qui suit, le féérique *Au bord d'une source*, d'une miraculeuse adéquation entre le sujet et son expression, à la grâce liquide anticipatrice d'innombrables jeux d'eau et fontaines qui couleront après lui, chez Debussy et Ravel en particulier.

L'exergue de Schiller, « *Dans la fraîcheur murmurante commencent les jeux de la jeune nature* », y donne la main à celui de la *Vallée d'Obermann*, inspirée du roman autobiographique de Senancour daté de 1804 : « *Que veux-je ? Que suis-je ? Que demander à la nature ? Toute cause est invisible, toute fin trompeuse* ». Grand poème pianistique (roman musical !) porté par un souffle épique, autant que métaphysique, empli d'audaces harmoniques, il est en lui-même une sorte de manifeste du piano romantique « littéraire », tel que Liszt l'a porté vers des sommets (*Après une lecture du Dante* en sera l'autre cime, italienne cette fois).

Cette *affection* lisztienne a également son terrain d'élection dans ses mélodies, encore bien méconnues. Ces pièces, au nombre de presque quatre-vingts, écrites tout au long de sa vie, comptent parmi ses plus distinguées et sensibles, et représentent comme un *autre Liszt* encore où l'amour trouve son plus bel écrin, sensuel et mystique à la fois. Chacune des deux amours de Liszt, Marie puis Carolyne, aura droit aux lieder de son amant.

Comme les trois *Sonnets de Pétrarque* des *Années de Pèlerinage*, la première version des trois *Liebestraüme*, conçue en 1845, est ainsi vocale ; le célèbre troisième lied, sur un poème de Ferdinand Freiligrath, « *O lieb, so lang du lieben kannst* » présente une élégance, une noblesse, une pureté, que traduit la transcription pour piano, prenant le titre de *Nocturnes* et reflétant l'aspiration inaltérée vers ces régions éthérées où se mêlent amour humain et divin...

Presqu'un lied et sous-titré lui aussi *Nocturne*, le magnifique et peu joué *Impromptu* de 1872 est dédié à l'amie chère de la fin de vie de Liszt, la baronne Olga von Meyendorff ; il est empli d'une suave et subtile effusion, d'une rare élégance, exaltée et contenue à la fois, à la fin vaporeuse et languide...

La deuxième vie de Liszt, désormais loin de l'estrade et de ses applaudissements, se déroule sous la protection de sa seconde compagne, la princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein, dont la rencontre en 1847, à la moitié de son existence, coïncide avec la fin de sa carrière de pianiste virtuose itinérant. C'est à ses côtés qu'il devient l'immense compositeur que l'on sait, achevant et mettant au point de multiples partitions – dont les *12 Études d'exécution transcendante* et *Années de Pèlerinage* – et en créant une multitude d'autres : songeons aux treize poèmes symphoniques, à la *Faust-Symphonie*, la *Dante-Symphonie* et aux deux oratorios, *La Légende de sainte Élisabeth* et *Christus*.

À Carolyne, il dédie explicitement le recueil des *Harmonies poétiques et religieuses* (1852) : « Vous êtes pour moi l'ange de la miséricorde céleste », lui confiera-t-il. *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, d'après le poème éponyme de Lamartine (« *D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ? D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde ?* ») en est le chef-d'œuvre et l'un de ses plus hauts sommets, d'une élévation incomparable, sorte de vaste méditation, portée par un thème d'une émouvante tendresse, confié à la main gauche (comme dans la *Vallée d'Obermann*), dans un sentiment de quiétude et de noblesse absolu. Repris à la main droite, il s'exalte peu à peu avec un ravissement extraordinaire

jusqu'au *Fa dièse* majeur rutilant et ruisselant de lumière – et d'amour – que l'on retrouvera au cœur de la *Sonate*, datée de la même période.

Ce triomphe de l'amour céleste sera aussi celui de la *Sonate en si mineur*, achevée à la même époque. Conçue d'un seul souffle, sublimant et dépassant le modèle beethovénien, elle constitue l'aboutissement de l'art lisztien, l'œuvre-synthèse et la culmination de ce que le compositeur a imaginé de son instrument depuis sa jeunesse, quêtes de l'extase et tournures bohèmes comprises et comme *confondues*.

Issue du silence originel, au terme du gigantesque déploiement des thèmes de cette fresque, nés d'une seule cellule, passant par tous les états possibles, la musique se replie à nouveau sur elle-même, après une ultime montée qui mène aux trois accords suspendus figurant les cloches du paradis. Boucle unique dans l'histoire du piano, cette sonate d'une intensité expressive égale à sa perfection formelle, est le grand poème d'amour universel de Liszt.

Jean-Yves Clément, *écrivain et organisateur de festivals*

Tanguy de Willencourt se produit sur les scènes françaises et étrangères : Philharmonie de Paris, Auditorium de Radio France, Théâtre des Champs-Élysées, Auditorium du Musée d'Orsay, Collège des Bernardins, Opéra de Lille, Auditorium de Bordeaux, Grand Théâtre de Provence, Philharmonie de Saint-Pétersbourg, Philharmonie de Berlin, Salle Flagey à Bruxelles, Opéra de Bonn, Palazzetto Bru Zane, Sala São Paulo, et les festivals Menuhin à Gstaad, Chopin à Nohant, Radio France à Montpellier, Pablo Casals à Prades, La Chaise-Dieu, La Vézère, Les Solistes à Bagatelle, Les Chorégies d'Orange, l'Abbaye de Royaumont, La Folle Journée de Nantes (Ekaterinbourg, Varsovie et Tokyo), La Roque d'Anthéron et le Lille(s) Piano Festival. Il fait une apparition remarquée aux Victoires de la Musique en 2017.

Sa discographie compte, pour Mirare, un album réunissant les œuvres solos et avec orchestre de César Franck (CHOC Classica), ainsi que l'intégrale des *Bagatelles* de Beethoven et celle des transcriptions pour piano Wagner/Liszt, toutes deux saluées par la critique (***** Classica et Diapason). Tanguy de Willencourt enregistre son quatrième disque avec le violoncelliste Bruno Philippe pour harmonia mundi, label avec lequel il a également enregistré un album Berlioz avec la mezzo-soprano Stéphanie d'Oustrac, ainsi que le CD « Debussy : the late works » qui a reçu en 2019 le « BBC Music Magazine Award » et le « Gramophone Award ». Le CD « Proust : le concert retrouvé », enregistré avec le violoniste Théotime Langlois de Swarte, remporte un grand succès critique dont le Gramophone Editor's Choice en 2021. Tanguy a également participé au tournage d'un film consacré à Renée Fleming, réalisé au Théâtre du Châtelet, sorti en 2022 dans le monde entier sur le réseau IMAX.

Après des études brillantes au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris dans les classes de piano (Roger Muraro), musique de chambre (Claire Désert), accompagnement (Jean-Frédéric Neuburger) et direction de chant, il reçoit le soutien des Fondations Blüthner, Banque Populaire, ADAMI (Révélation classique) et SPEDIDAM. En 2016, il obtient le double Prix du Jury et du Public de la Société des Arts de Genève et est lauréat, l'année suivante, du Concours Paris Play-Direct à la Philharmonie de Paris avec l'Orchestre de Chambre de Paris. Parallèlement, il reçoit les conseils de Maria João Pires, Christoph Eschenbach, Stephen Kovacevich et Paul Badura-Skoda.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier particulièrement mes chers professeurs du Conservatoire de Paris qui m'ont ouvert à l'univers lisztien : Roger Muraro, Claire Désert, Jean-Frédéric Neuburger, ainsi que mes chers amis et collègues qui ont accompagné de près ou de loin l'éclosion de cet enregistrement : Anne de Boysson, Jean-Baptiste Urbain, Geoffroy Couteau, Sandra Lévy, Negar Haeri, Florence Boissolle, Bruno Philippe, Benjamin Hirtz.

Merci beaucoup au centre culturel Gustav Mahler de Dobbiaco pour leur accueil toujours si chaleureux, à Giulio Passadori pour son somptueux Steinway « Ferdinand » et sa présence tout au long de l'enregistrement, à Florent Ollivier pour sa direction artistique et prise de son superbes, à Jean-Yves Clément pour son magnifique texte qui accompagne ce disque. Un grand merci également à mes agents Clément Ledoux, Clémentine Richard et Marine Morello, ainsi qu'à René Martin et François-René Martin pour leur fidélité et leur confiance toujours renouvelée. Enfin, cet album est en hommage à Paul-André Gaye, mon premier professeur de piano qui nous a quitté prématurément.

Liszt and the passion for love

There are a thousand ways of feeling it [love], a thousand ways of practising it, but for those whose souls thirst for the absolute and the infinite, it is one, eternally one, without beginning or end. If it manifests itself anywhere on earth, it is above all in that lofty trust of one in the other, in that invincible conviction of our angelic nature, impervious to all defilement, impenetrable to all that is not it.

Franz Liszt to Marie d'Agoult, 1840

Liszt's works and his life form but a single entity. This initial postulate seems essential to comprehend the 'Liszt phenomenon'. And, at the heart of this fusion of works and life, love may be seen as the cement that holds the two together.

A *passion for love* was the great preoccupation of his life, traversing it in a mystical sense, in the shadow of the Cross, from his earliest youth: 'Yes, Jesus Christ the crucified, the madness of the Exaltation of the Cross, such was my true vocation', he wrote in his testament. This passion took on many forms, both carnal and spiritual, before ending in renunciation, as he expressed it in his late pieces, which seem exhausted, bloodless, as if drained of all *expression*.

From 1833 until the break-up of 1844, Marie d'Agoult was his companion in conquest and glory, and from 1847 Carolyne zu Sayn-Wittgenstein was his companion in withdrawal and creation. All the seeds and sketches of his *oeuvre*, very rarely finalised before the 1850s (with the exception of a few pianistic paraphrases and songs), found their fulfilment at her side.

Love runs throughout Liszt's music, to the point of being its hallmark: one need only mention the ardent outpourings of the symphonic poem *Orpheus* or of *Gretchen* from the *Faust-Symphonie*, the *Cantique d'amour* from the *Harmonies poétiques et religieuses* or the powerful hymn *Sursum corda* ('Lift up your hearts', his motto) which closes the *Années de pèlerinage* of this pilgrim of love. Finally, the oratorio *Christus* itself – has there been a more beautiful and radiant *musical hymn* to Love since Bach?

All these multiple and insatiable expressions of love converge towards the same unfulfilled quest, which is revealed in this programme offering a kind of 'Lisztian itinerary' guided by love.

Hence the first book of the *Années de Pèlerinage*, entitled *Suisse* and sketched in 1835 (in the initial form of the *Album d'un voyageur*) during Liszt's journey with Marie d'Agoult from Paris to Switzerland, can be read as a veritable ode to love, as well as a celebration of his new aesthetic in which his contemplations, the art he has seen and the literature he has read interact in a single poetic language. Symbolically, the volume concludes with the sublime *Les Cloches de Genève* (The bells of Geneva), a kind of 'cosmic lullaby' imbued with irresistible lyrical ecstasy and immaterial resonance, dedicated to their child Blandine, the first fruit of their union.

Other 'pantheistic' pieces reflect this primordial harmony, in which Ideal and Nature resonate with a single voice, starting with *Au lac de Wallenstadt* (At Lake Wallenstadt), a beguiling, indeed spellbinding barcarolle enveloped in an almost impressionistic mist; Marie d'Agoult recalled in her *Memoirs* the 'melancholy harmony, imitative of the sighing of the waves and the cadence of the oars' which leads us 'to forsake / Earth's troubled waters for a purer spring', as Byron wrote in the lines from *Childe Harold's Pilgrimage* that Liszt reproduces at the head of his score.

He invented true Impressionism at a stroke in the prophetic piece that follows it here, the enchanting *Au bord d'une source* (Beside a spring), with its miraculous harmony between subject and expression, its liquid grace anticipating the countless *jeux d'eau* and fountains that would flow after him, particularly in the music of Debussy and Ravel. The work's epigraph drawn from Schiller, 'In murmuring coolness / begin the games / of young nature',¹ is followed by that of *Vallée d'Obermann*, inspired by Senancour's autobiographical novel *Obermann* (1804): 'What am I? What to ask of nature? All causes are invisible, all ends deceptive.'² A great pianistic poem (a musical novel!) borne along by an epic, as much as metaphysical inspiration, brimming with strokes of harmonic daring, it is in itself a kind of manifesto for 'literary' Romantic piano music, which Liszt brought to new heights (*Après une lecture du Dante* was to be its other peak, Italian this time).

1 - *In säuselnder Kühle / Beginnen die Spiele / Der jungen Natur.*

2 - *Que veux-je ? Que suis-je ? Que demander à la nature ? Toute cause est invisible, toute fin trompeuse.*

This Lisztian *affection* finds another fertile field in his songs, still too little-known. These pieces, numbering almost eighty and written throughout his life, are among his finest and most sensitive, and represent *yet another* Liszt where love is placed in its most beautiful setting, at once sensual and mystical. Each of Liszt's two great loves, Marie and then Carolyne, received a set of songs from her companion.

Thus, as in the case of the three *Petrarch Sonnets* from the *Années de Pèlerinage*, the first version of the three *Liebesträume*, conceived in 1845, was originally for voice. The famous third lied, a setting of a poem by Ferdinand Freiligrath, 'O lieb, so lang du lieben kannst' (Oh, love as long as you can) possesses an elegance, a nobility, a purity that is echoed in the piano transcription of the cycle, entitled 'Nocturnes', and which reflects the uncorrupted aspiration towards those ethereal regions where human and divine love intermingle...

Almost a lied, and also subtitled 'Nocturne', the magnificent and rarely played *Impromptu* of 1872 is dedicated to Baroness Olga von Meyendorff, the dear friend of Liszt's last years; it is pervaded by a suave and subtle effusion, an exceptional elegance, at once exalted and restrained, with a vaporous, languid conclusion.

Liszt's second life, now far from the concert platform and its tumultuous applause, ran its course under the protection of his second companion, Princess Carolyne zu Sayn-Wittgenstein: his meeting with her in 1847, at the midpoint of his existence, coincided with the end of his career as a travelling virtuoso. It was at her side that he became the immense composer we know today, completing and finalising numerous works – including the twelve *Études d'exécution transcendante* and the *Années de Pèlerinage* – and creating a multitude of others: one thinks of the thirteen symphonic poems, the *Faust-Symphonie*, the *Dante-Symphonie* and the two oratorios, *Die Legende von der heiligen Elisabeth* (The legend of Saint Elisabeth) and *Christus*.

He explicitly dedicated the collection *Harmonies poétiques et religieuses* (1852) to Carolyne: 'You are for me the angel of heavenly mercy', he wrote to her. *Bénédiction de Dieu dans la solitude* (Benediction of God amid solitude), after Lamartine's poem of the same name ('Whence comes, O my God, this

peace that floods over me? / Whence comes this faith with which my heart abounds?')³ is the masterpiece of the set, a vast meditation sustained by a theme of moving tenderness, assigned to the left hand (as in *Vallée d'Obermann*), in a mood of utter tranquillity and nobility. Taken over into the right hand, it gradually builds to create a sense of extraordinary rapture, culminating in the shimmering F sharp major, shining with light – and love – that we will meet once more at the heart of the Sonata in B minor, which dates from the same period.

This triumph of celestial love will also be the triumph of the Sonata, completed around the same time. Conceived in a single unbroken movement, sublimating and surpassing the Beethovenian model, it constitutes the culmination of Liszt's artistry, the work of synthesis and the culmination of all that the composer had imagined for his instrument since his youth, embracing and as it were *blending* quests for ecstasy and 'Gypsy' turns of phrase. Issuing from the silence of the opening, this epic composition deploys its themes, born of a single cell and passing through every possible state, on a gigantic scale. At the end, following a final ascent that leads to the three suspended chords representing the bells of paradise, the music turns back upon itself. A circular structure unique in the history of the piano, this sonata, whose expressive intensity equals its formal perfection, is Liszt's great universal love poem.

Translation: Charles Johnston

3 - D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ? / D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde ?)

Tanguy de Willencourt performs widely both in France and abroad, including such major venues as the Philharmonie de Paris, Auditorium de Radio France, Théâtre des Champs-Élysées, Auditorium du Musée d'Orsay, Collège des Bernardins, Opéra de Lille, Auditorium de Bordeaux, Grand Théâtre de Provence, St Petersburg Philharmonic Hall, Berlin Philharmonie, Salle Flagey in Brussels, Theater Bonn, Palazzetto Bru Zane, Sala São Paulo, and festivals such as Yehudi Menuhin Gstaad, Chopin à Nohant, Radio France-Montpellier, Pablo Casals-Prades, La Chaise-Dieu, La Vézère, Les Solistes à Bagatelle, Les Chorégies d'Orange, Royaumont, La Folle Journée de Nantes (Ekaterinburg, Warsaw, Tokyo), La Roque d'Anthéron and Lille Piano(s) Festival. In 2017, he attracted considerable attention at the French classical music awards (Victoires de la Musique Classique).

His discography on Mirare comprises a programme of solo and concertante piano works by César Franck (CHOC de *Classica*), the complete Wagner transcriptions of Liszt and the complete Beethoven Bagatelles, both of which have been acclaimed by the critics (***** in *Classica* and *Diapason*). Tanguy de Willencourt has now released his fourth recording with the cellist Bruno Philippe, on the harmonia mundi label, for which he has also made a Berlioz album with the mezzo-soprano Stéphanie d'Oustrac and the CD 'Debussy: The Late Works', which received the BBC Music Magazine Award and the Gramophone Award in 2019. On the same label, the CD 'Proust: Le Concert retrouvé' with the violinist Théotime Langlois de Swarte enjoyed widespread critical success including an 'Editor's Choice' in *Gramophone* in 2021.

After dazzlingly completing his studies at the Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris in piano (class of Roger Muraro), chamber music (Claire Désert), accompaniment (Jean-Frédéric Neuburger) and voice coaching, Tanguy de Willencourt received support from both the Blüthner-Reinhold and Banque Populaire Foundations, as well as awards from ADAMI (Classical Revelation) and SPEDIDAM. In 2016, he won the Jury Prize and the Audience Prize of the Société des Arts de Genève and the following year was a prizewinner at the Paris Play-Direct Competition at the Philharmonie de Paris with the Orchestre de Chambre de Paris. Alongside this, he has enjoyed guidance from Maria João Pires, Christoph Eschenbach, Stephen Kovacevich and Paul Badura-Skoda.

Enregistrement réalisé du 4 au 6 mars 2024 au Kulturzentrum Toblach Centro Culturale /
Directeur artistique et Ingénieur du son : Florent Ollivier / Piano : Steinway&Sons
Model D-274 (Ferdinand) / Accordeur : Passadori Pianoforti - Giulio Passadori / Photos :
Tanguy de Williencourt au musée de la Vie romantique, juin 2024 © Julien Benhamou /
Conception et suivi artistique : René Martin, François-René Martin, Coralie Laigle / Design :
Jean-Michel Bouchet / Réalisation digipack : saga.illico / Fabriqué par Sony DADC Austria /
© & © 2024, MIRARE, MIR746 - www.mirare.fr
